

Adorno, *Beethoven*, 23-25, 29.



La musique seule peut dire ce qui lui appartient en propre. Cela signifie que le mot et le concept n'ont pas la capacité d'articuler son contenu de façon *immédiate*, mais seulement de façon médiatisée, c'est-à-dire comme philosophie.

[23]

Dans un sens analogue à celui où il n'y a que la philosophie de Hegel, il n'y a dans l'histoire de la musique occidentale que Beethoven.

[24]

Le vouloir, l'énergie qui, chez Beethoven, met la forme en mouvement, c'est toujours le Tout, le *Weltgeist* < l'esprit du monde > hegelien.

[25]

La musique de Beethoven, c'est la philosophie de Hegel : mais en même temps elle est plus vraie que cette philosophie (...).

[29]

Th. W. Adorno, *Beethoven-Philosophie der Musik*, Frankfurt (Main), Suhrkamp, 1999, pp. 31 & 36.

Trad. André Hirt

NB : les chiffres entre crochets indiquent le numéro des fragments.

I

C'est moins ici la musique qui tremble que la philosophie. La première, « *immédiate* », réelle et irréfutable, *peut* selon Adorno se dire (*sagen*). Elle dit effectivement quelque chose, mais elle est seule à pouvoir le dire. Toutefois, on ne sait pas trop ce qu'elle dit. Son contenu est, en tant que tel, intraduisible. Il peut néanmoins se traduire, autrement, de façon transposée, déplacée, *tremblée*, c'est-à-dire hésitante, gênée, la preuve en étant tous les longs discours et développements dans lesquels elle s'encombre, elle la médiation par excellence, ou « *le détour* » comme disait d'elle Platon, justement dans la philosophie et *comme* philosophie. La philosophie sera en effet, parce qu'elle vient après, toujours après, comme Socrate vient en quelque sorte après la fête qui a déjà commencé depuis longtemps, comme le philosophe hégélien qui se remémore depuis le terme de l'Histoire ce qui s'est déroulé, « *la plus haute des musiques* », selon l'expression inaugurale du *Phédon* – mais à la condition de ne plus être simplement « musique » !

La philosophie est une musique effacée, un peu oubliée, beaucoup, toujours encore remémorée cependant. Le philosophe est un peu sourd. Et la philosophie se retourne toujours, c'est sa hantise, sur la perte, les pertes. Elle s'est immémorialement enfoncée dans l'oubli, et plus elle parle, plus elle se perd elle-même jusqu'à éclater en fragments, ce qui est arrivé au système hégélien lui-même, au moment de son effondrement sur lequel, c'est encore et toujours notre situation, nous portons un regard consterné. Ainsi, sur des fragments de significations de toute façon irrécupérables, sur ce qui les sépare, nos yeux écarquillés de myope cherchent à surprendre quelque mouvement ou sursaut d'un sens.

L'important reste (et toute l'interrogation porte sur ce « reste ») que la philosophie se rattache à la musique. Que ce *fil* existe et qu'il tisse à lui seul la question et de

la musique et celle de la philosophie, c'est-à-dire la même ! (1) Ce rattachement est au moins double. La philosophie vise à dégager à sa manière, qui est la seule manière possible pour elle, par le « *mot* » et par le « *concept* », ce que préalablement la musique a toujours déjà dit. Et puis, en effet, peut-être à sa propre surprise, elle constate qu'elle n'a jamais voulu dire autre chose que la musique. Il est vrai que la philosophie ne possède pas de contenu propre ni même d'objet qui lui serait affilié, puisqu'elle vient « après », après l'expérience qui est celle des hommes, qu'il s'agisse de celle, large, de l'existence, de celle du bien et du mal, du vrai et du faux, du juste et de l'injuste, du beau et du sublime... Toutefois, le contenu de la musique lui apparaît en même temps si insistant, si proche d'éclater dans sa teneur puisqu'il nous affecte, nous les êtres parlants, dans la parole elle-même, à fleur de peau en tout cas, en déposant des signes et des significations jusqu'au bord de nos lèvres, en innervant les muscles de nos bras et de nos jambes pour nous faire danser, en s'insinuant dans nos têtes pour déclencher des rêves que nous nous disons avoir déjà rêvés, qu'elle ne peut que se rendre à l'évidence.

Il existe par ailleurs des manières de dire la même chose. Quelle est la bonne, se demande le philosophe, lui qui ne peut être *que* philosophe ? On ajoutera, avec prudence en raison de sa difficulté et du paradoxe qui en est toute la manifestation, mais ce point apparaît néanmoins essentiel : même les musiciens ne sont plus que « philosophes » et dans une position de philosophe ; la musique qu'ils composent est et n'est plus qu'un souvenir de la musique, une percée, au-delà du tympan, à travers lui, en elle. La musique, en effet, est souvenir, par conséquent donc déjà autre chose qu'elle-même et qui se cherche dans l'avenir en prenant la forme d'une réflexion sur son contenu. C'est cela que la philosophie en quelque sorte ramasse et recueille, comme on rassemble sans pouvoir les unir à la manière d'un bouquet de fleurs les fragments, avec tellement de maladresse, mais aussi d'émotion. Et c'est en cela que musique et philosophie cherchent à se prendre la main. Leurs doigts se touchent, presque, peut-être.

Et peut-être aussi en a-t-il toujours été ainsi. On peut faire l'hypothèse que la conscience de cela est on ne peut plus exacerbée derrière les crises actuelles, si évidentes, de l'inspiration. Quoi qu'il en soit, on conviendra que quelque chose dans les hommes ne peut plus être *que* philosophie parce que le contenu qu'énonce la musique, « *immédiatement* », c'est-à-dire de façon brute, sans intervention d'un autre moyen ou d'une autre manière de dire, sans médiation donc, ce même contenu que la vie intérieure connaît dans la religion, brasse et brasse encore sans jamais parvenir à sa représentation comme dans le judaïsme, se rendant ainsi compte de l'irreprésentabilité de l'absolu, par conséquent de Dieu, puis parvenant jusqu'à une image très nouvelle, iconique et non plus idolâtre, qui laisse passer, comme à travers la fente d'une pupille (mais on ajoutera pour notre part à travers l'intensité de la couleur) qui se trouve en elle ce qui l'excède infiniment, la figure du Christ, ce contenu, donc, aboutit à l'énoncé dans un mot et dans un concept d'une signification.

Alors, toutes les philosophies, de plus en plus insistantes, ou désespérées, c'est à cet égard la même chose, parce qu'elles s'offrent à chaque fois comme la ressource de la pensée, également comme des solutions aux questions et aux problèmes que les différentes époques de l'Histoire soulèvent, se font et se défont dans le temps. Elles proposent des significations qui se remplacent et se succèdent les unes les autres et soit elles se retournent, voire se nient en idéologies lorsqu'une signification se met à régir le langage et la pensée à la manière d'une solution qui précède la question, soit encore elles sont si insatisfaites d'elles-mêmes qu'elles ne cessent de briser les significations en les ouvrant au sens qui les traverse sans jamais s'arrêter ou se satisfaire d'un moment de repos.

Et c'est ce mouvement du sens que Hegel va quant à lui souligner et suivre : celui de l'Esprit du monde. Ainsi conçues, les philosophies apparaissent sous un nouveau jour, elles sont désormais, dirait Hegel, vraiment philosophie, autrement dit inquiétude, désir, déjà raison, à vrai dire une seule et même « philosophie »

sous la forme du récit de cette Odyssée de l'Esprit qui est celle de l'Histoire. Ainsi peut-on suivre dans la *Phénoménologie de l'Esprit* les façons dont l'esprit du monde apparaît et s'apparaît à lui-même dans ses figures à travers l'Histoire.

On ne peut que s'arrêter sur cette idée : qu'est-ce que cet « *Esprit* » ? Du fantôme, il tient évidemment son allure impalpable, bien qu'il soit on ne peut plus consistant et donc réel. Il est surtout la pensée en général, Hegel dira l'Idée, qui façonne, forme toute chose, qu'elle soit matérielle ou spirituelle, les pyramides d'Égypte comme les formes du droit, les réalités sensibles les plus triviales comme les œuvres d'art. L'Esprit plane sur les eaux mais produit ses figures. Si bien que tout ce qui existe et a lieu n'est que le renvoi de l'instance créatrice elle-même à la recherche de sa propre réalité et vérité. L'image-idée pour le comprendre est celle de la connaissance de soi qui passe par sa propre représentation, mais avec la conscience qu'il n'existe pas d'effectivité autre, ni d'autre effectivité de l'Esprit que celle de ses figures, donc de son propre parcours et de ses stations.

Mais les philosophies, les mélancoliques en vérité, regardent en arrière, avec le regard vers Eurydice comme dit ailleurs Adorno, vers la musique et son contenu dont seule une mince pellicule aura pu être ramenée à la lumière du jour et portée au langage. La musique est l'ombre qui s'étend et parfois tombe brusquement sur la philosophie lorsqu'elle s'épuise à rechercher la lumière. Elle est à la fois le guide et l'inconnue parce que la philosophie ignore l'endroit où elle la mène.

On ne sait pas trop quel est l'objet de la musique. Si on se le demande, alors c'est tout un essaim d'images qui nous vient : soit celles qui sont grandioses, mais abstraites comme l'amour, la paix, Dieu, soit très concrètes comme celles qui apparaissent dans les musiques à programme, ainsi les poèmes symphoniques surtout lorsqu'ils sont descriptifs, sans parler des incontournables *Quatre saisons* et autre *Moldau*. La même structure se répète à propos de la philosophie. Platon nous le rappelait dans ses dialogues. Toutefois, dans cette conjonction, ou, mieux, ce croisement – car on veut désigner ce point où les deux passent par le fond de l'autre – entre musique et philosophie, c'est un « objet » évanouissant qui est leur est commun, dont il faut néanmoins supposer qu'il existe puisqu'il aimante à ce point l'*eros* qui les parcourt, comme cette tension et cette aspiration, mais qui pour autant ne décline pas son identité. Philosophie et musique répètent leurs assauts, leurs interrogations, sans réponse qui puisse être considérée, par sa consistance et sa force interne, comme définitive. D'où cette mélancolie qui leur est consubstantielle et qui se communique inmanquablement à chaque fois unique aux compositeurs comme aux musiciens.

La question n'est pas celle de la dispute qui consiste à savoir si la musique est supérieure ou inférieure au langage verbal, ou si la musique est un langage, ce qu'au demeurant, incontestablement, elle est. La question, ici, n'est que d'insistance. Une torture en vérité pour la pensée qui lui est soumise. Tout le monde peut se représenter une question qui est sans réponse : l'existence (« l'existence ») de Dieu, y a-t-il un sens à la vie et lequel ?, y a-t-il quelque chose après la mort ?, toutes ces questions basiques, naïves, mais que même le plus grand des philosophes ne peut que se poser, même s'il cherche à ruser en en modifiant, de façon purement rhétorique, humaine et trop humaine, les termes, ceci en analogie avec le plus grand des philosophes qui, selon Pascal, perd toute

sérénité et se met à transpirer lorsqu'on l'installe sur une planche au-dessus du vide...

Comme *The Unanswered question* de Charles Ives, la question est sans retour, sans résonance au sens où elle supprime de fait *l'altérité*. En effet, une question a pour principe le régime dialogique, elle suppose, toujours principiellement, non seulement une réponse, mais la présence d'un autre qui répond ou qui soit au moins susceptible de le faire, parce que lui sait, ou du moins qu'il est cet autre, « le sujet supposé savoir » ... Ce n'est pas que la ou les réponses apportées à ces questions soient décevantes, éventuellement terrifiantes parce qu'elles annoncent de bien mauvaises nouvelles, c'est qu'il n'y pas de réponse, de quelque ordre qu'elle soit ou puisse être. La question sans réponse appartient à un monde sans autrui, sans autrui pour chacun car telle serait la situation, un monde sans transcendance (Dieu, ou des dieux), pas même un monde qui contiendrait une ressource symbolique. C'est un monde sans ailleurs concevable.

Et pourtant, la musique propose, et ce serait sa « supériorité », dans sa question même la réponse. Elle est déjà l'ailleurs vers lequel tend la philosophie, disons qu'elle occupe la place de cet ailleurs auquel nous sommes invités et vers lequel nous nous dirigeons lorsque nous l'entendons. Cette « réponse » qu'est dans son interrogation même la musique serait un geste, celui qui montre à la fois ce qu'elle est, ce dont elle est le signe pour nous alors qu'objectivement elle se confond avec lui, et, également, sous un autre angle, ce vers quoi elle tend. La notion même de résolution d'un problème comme celle de réponse à une question n'appartient pas au régime de la musique. La pensée qui l'habite n'est pas assujettie au langage, nécessairement dialogique. La musique est ce monde qui nous est immanent comme la plus grande transcendance et dont l'apaisement est la tonalité espérée. Chaque musique expose son retrait, son arrachement même au monde du langage, fait effort pour le retourner et nous donner *au moins* le sentiment d'un ailleurs, sentiment au demeurant très réel pour une réalité qui se trouve en effet ailleurs,

hors de la portée de nos mains, mais pas de nos rêves. Et nous ne rêvons que de ce qu'il y a de plus réel...

On s'arrêtera sur ceci, quelles que soient les manières de ne pas répondre à cette question sans réponse : musique et philosophie, considérons-les dans leur mouvement le plus essentiel, celui qui correspond à leur exigence de fond et de ce fait maximale, se croisent sur le point indiscernable où elles regardent, ou échangent leurs yeux, en direction de l'absolu. Et celui-ci, elles le savent, ne peut posséder de visage ou de figure déterminés, à moins de bien comprendre qu'il se manifeste dans la suite qui compose sa galerie, celle dans laquelle il s'expose au fur et à mesure des échéances historiques. Il passe en elles comme s'il glissait d'un gant à un autre, parce qu'il fourre les événements de l'Histoire de son énergie et de son désir, de son inquiétude aussi, on l'a déjà relevé, puisque c'est là sa nature fondamentale. Ainsi, se libérant, de toutes les manières, il manifeste sa propre nature. C'est elle qui confine à l'éclatement dans la manifestation, se libérant ainsi tout en se relançant dans un morceau de musique au sein duquel nos oreilles, nos sens par conséquent et notre pensée, ressentent en effet une extase, une pellicule ou un tympan prêts à se rompre pour donner accès à une autre écoute qui serait enfin une vision.

II

Beethoven est seul, Beethoven est tout. Il n'y a que la philosophie hégélienne, Hegel est tout. Voilà qui défie le sens. Et Bach, et Mozart ! Et toutes les écoles philosophiques ! C'est que Beethoven a pris en charge, dans sa musique, comme Hegel dans sa philosophie, l'Histoire, c'est-à-dire le calvaire de l'Esprit ou encore la liberté cherchant à se frayer un chemin à travers elle. *Fidelio*, *La Phénoménologie de l'Esprit*. Et puis cet absolu, irreprésentable, presque ingrat on l'entend se manifester de manière fracassante dans l'éclat brisé de la *Missa solemnis*, rêche et abrupte, ce « *chef-d'œuvre distancié* » comme dit Adorno,

disons de notre côté cette messe consacrant un Dieu invisible, inaliénable, sans texte, mais fait de la texture de l'humanité à la fois inquiète, souffrante et grandiose dans son effort de libération et de puissance expressive.

La philosophie hégélienne est « tout », et le Tout parce qu'elle reprend, parcourt, accompagne le mouvement de l'Histoire. Elle fait le récit de l'Esprit du monde, le monde qui n'est en réalité qu'esprit et l'Esprit en vérité, autrement dit du *sens* s'enveloppant nécessairement, pleinement, effectivement, totalement à chaque époque dans telle ou telle figure, telle culture, telle œuvre, tel personnage. La facticité du monde laisse transparaître ceci, qu'*il y a du sens*, c'est-à-dire de la manifestation, une expression qui demande à être lue et comprise. Le sens est une diction spirituelle, un Verbe, un *logos*, qui se rend sensible, qui exige même de soi son effectuation dans l'apparence de sa confirmation. Déjà la musique exprimait ce sens, qui ne se résout et surtout ne peut ni ne saurait s'épuiser dans aucune signification. Au fond, il n'existe pas de « philosophie hégélienne », mais seulement la philosophie comprise comme trajet de l'Histoire universelle incarnée dans ses moments, un récit qui se fond dans la pensée qui accompagne ses figures autant qu'il se penche avec recul et mélancolie sur elles. La musique et la philosophie ne sont plus, à cet égard, ni la propriété ni l'expression exclusives de tel ou tel grand personnage, mais apparaissent comme ayant toujours déjà pris la mesure du monde et la dimension de *l'Histoire de l'absolu*.

III

L'Esprit est *liberté*, parce qu'il constitue l'unique source de toute réalité et qu'il n'est contraint que par lui-même, lui qui est *énergie* – en tous les sens de ce terme, le feu, l'ardeur (le *thumos*) à mettre en œuvre –, puissance d'effectuation de toute réalité. L'Esprit, au demeurant, est cette liberté, sinon il ne serait pas esprit, mais chose, une simple pierre, un os. En effet, l'Esprit n'est pas un os ou alors quelques fils mis en contact dans une boîte ou dans une tête.

On l'a vu, il est l'instance de formation des formes, donc des figures, qui sont ses propres figures, les figures de « Soi ». Car au titre de principe d'effectuation, cette puissance de donner naissance à un monde, puis à un autre, à telle culture et puis à telle autre, dans une histoire de l'Esprit qui est l'Histoire tout court, ce mouvement d'un sens inquiet de lui-même relève d'une pulsation interne, aussitôt et dans ce dépliage même tout autant externe, vraie bande de Moebius, pulsation mais aussi pulsion, impulsion, travail dira Hegel, arrachement de quelque chose à autre chose, puissance du négatif dira-t-il encore pour qualifier cette naissance sans cesse renouvelée d'une nouvelle figure et d'un nouveau monde. Et cette pulsation et cet ébranlement créateur ne peuvent avoir lieu sans une rythmicité de principe, une scansion dont le tempo, d'abord souterrain (« *le lent, le patient, le douloureux travail du négatif* », écrit Hegel), le travail de la « *vieille taupe* » évoqué par Shakespeare dans *Hamlet*, formule que reprendra Marx, toujours pour parler du travail de l'Histoire (« *bien creusé, vieille taupe* »), devient plus rapide dans son surgissement. Le devenir s'est ainsi accéléré du fait de la manifestation elle-même et sur son seuil. On peut croire que l'Esprit est en réalité lui-même une rythmique cosmique et historique. Certes, il ne se repose jamais, même et surtout lorsqu'il se croit en sommeil, et jamais il ne se confond avec ses réalisations bien qu'il y projette et y injecte tout ce qu'il est et peut être à ce moment-là. Le temps lui-même en ses scansions ainsi qu'en tous ses instants est l'Esprit « *qui est là* », selon la formule à la fois simple, phénoménologiquement parlant, et extraordinaire de Hegel. L'Esprit ne peut ni passer à sa propre existence ni s'envisager autrement que par cette pulsation, *musicale* en vérité, quoi qu'en puisse dire Hegel lui-même.

IV

Pourquoi, même en dehors de ce contexte et de toute contextualisation en général, la musique serait-elle « *plus vraie* » que la philosophie ? Qu'est-ce que cela peut vouloir dire ? La même chose, *mais* pas la même chose, la même chose *et* pas la

même chose, telles seraient l'une au regard de l'autre musique et philosophie... Car ne pourrait-on pas objecter, en renversant les valeurs, que la philosophie est plus vraie, ce qui du reste constitue la thèse de Hegel, puisqu'elle dégage précisément ce qui n'était qu'engourdi dans l'art et la religion, l'art parce qu'il est la pensée hors d'elle-même dans la matérialité, donc à l'état d'aliénation, la religion parce qu'elle est purement intérieure et confinée à l'état de sentiment ? En effet, le contenu est le même, mais soit, artistiquement, il est enfoncé et rendu méconnaissable par ce qui n'est pas lui, soit religieusement il se perd dans le silence et le cercle de l'intériorité ou la logorrhée de l'ineffable.

« *Supériorité* » ? Le terme possède bien un sens, mais est-il sensé de mettre en concurrence musique et philosophie, comme si sévissait une rivalité très ancienne, une sorte de *diaphora* semblable à celle que Platon signalait dans *République X* entre poésie et philosophie, mais en l'occurrence à propos d'un partage d'un seul et même medium, celui du langage ? Or, entre musique et philosophie il n'existe pas de partage de medium, la musique s'étant en Occident émancipée du langage de sorte qu'on a pu parler d'elle, à un moment donné, en termes de « *musique pure* ». Ainsi, au demeurant, estimait-elle accéder à « elle-même » tout en ne sachant pas trop ce qu'elle est. Car quel est le vouloir propre de la musique et existe-t-il même quelque chose de tel ? *Que veut la musique* alors qu'on sait ou qu'on croit savoir un peu mieux ce que veut la philosophie dans l'idée d'un vouloir de la vérité ? Toutefois, dans les deux « vouloir », on peut risquer que l'absolu se cherche et se veut. En touchant à son extrémité, cette extrémité qui est celle de sa tension au bord de la rupture, ainsi peut-on se représenter ce mouvement à défaut d'en assurer philosophiquement la présentation en tant que telle, l'image qui s'impose serait celle d'un vivant, comme cet animal qui s'efforce d'exprimer verbalement ce qu'il veut signifier. Ainsi encore est-ce l'expérience qui est la nôtre lorsque le rêve et le cauchemar nous portent au bord ou à la limite du réveil et que nous nous entendons pousser une sorte de râle qui

n'est que la tentative et le *reste* d'une articulation. À cet instant, nous étions mus par un langage qui n'est d'aucune langue, à moins d'être celui de la seule chose qui mérite d'être dite, de l'absolu donc, ou de l'absolu dans la diction, la pensée et la représentation, mus aussi par la pulsion même d'exister qui se dévoile, mais aussitôt, partout et toujours, dans le déchirement et la lacération de toute signification. À *chaque fois*, en chacun, en toute chose, Tout est dit, pensé et composé. À chaque fois, Tout est relancé et tout est fragmenté. Mélancolie, malheur souvent, bonheur parfois, voici l'écoute musicale, et il faut pour nous que la philosophie reprenne et transpose la venue de ce sens dans les significations toujours inquiètes, réussies *et* défaites de la philosophie.

© **André Hirt**

2 janvier 22

NDLR 1. Cette assertion est une des raisons d'être de *Muzibao*